LE Poker fantastique

Neuf heures sonnaient à l'horloge du clocher, quand Lebègue, Camus, Godefroy et Sabatier présentaient sur la place de la cathédrale. Chaque soir, exactement à la même heure, ils se trouvaient au même endroit. Lebègue allait prendre Camus chez lui; tous deux allaient chercher Godefroy; ensuite, on se rendait sous les fenêtres de Sabatier, que l'on sifflait et qui descendait aussitôt. Les quatre amis traversèrent la place de la cathédrale pour gagner le café Perdreau, où ils retrouvaient Godefroy, qui les attendait pour faire un poker. Chaque soir, sur la place, dès que l'horloge avait sonné le neuvième coup, Sabatier disait: — Alors, qu'est-ce qu'on va faire?... Les quatre amis semblaient se concerter; puis l'un d'eux, c'était le plus souvent Camus, opinait: — On pourrait aller jusque chez Perdreau... — C'est une idée, ponctuait le trio. — Si Gomguth est là, on fera un petit poker. Ce dialogue était, d'ailleurs, parfaitement inutile, puisque les quatre amis, invariablement, se présentaient l'un chez l'autre, dans le but de faire un poker avec Gomguth, qui les attendait, au café Perdreau, en vue de cette partie quotidienne. Mais il y a de ces répliques que l'on échange tous les jours, aux mêmes endroits, aux mêmes heures, sans raison, par habitude. C'est une manière comme une autre, dans les petites villes, de tuer le temps. Pourtant, ce soir-là, quand Camus eut dit: — Si Gomguth est là, on fera un petit poker, Godefroy déclara: — Il ne sera pas là. Ces quelques mots firent l'effet d'un coup de foudre. Gomguth manquant, un soir, d'aller au café Perdreau, c'était le monde renversé. — Comment sais-tu qu'il ne sera pas là? interrogea Lebègue. — Je l'ai rencontré à six heures, sur le cours des Bernardins... Il m'a dit qu'il était fatigué, qu'il rentrerait chez lui, qu'il ne ressortirait pas ce soir, qu'il lirait, et qu'il se coucherait de bonne heure... — Tu ne pouvais pas nous mettre au courant?... — Vous ne m'aviez rien demandé. La justesse de cette observation permit sans réplique. Et c'est pour quoi personne ne répliqua. Au bout de quelques instants, Camus reprit la parole: — Remettons-nous... Et que l'absence anormale de Gomguth ne nous empêche pas d'aller chez Perdreau, comme les autres soirs... — Et pourquoi faire? interrogea Godefroy. — Un poker. — Dites donc?... — Quoi?... — Il me vient une idée... — Parle... — L'agréable d'en faire une bien bonne à Gomguth... Gomguth est un bon garçon, c'est entendu... Il est notre ami, c'est encore entendu... Mais, tout de même, c'est un rude chineur... Son plus grand plaisir est d'avoir de l'esprit aux dépens des autres... Il n'a épargné aucun de nous... — Pas même toi... — Je le reconnais... Au fond, il se croit un homme supérieur... Il nous méprise... Il manque même de politesse à notre égard... Si Godefroy ne l'avait pas rencontré par hasard, nous n'aurions pas été avertis qu'il nous faisait faux bond ce soir... Je propose que nous allions tous les quatre chez Gomguth et que nous le mettions en demeure de faire le poker avec nous, chez lui... Cette proposition fut accueillie par des cris d'enthousiasme qui amenèrent l'intervention de l'un, que s'agit de police de la ville. Celui-ci fit remarquer aux quatre amis que leur tapage était nocturne, et que, comme tel, il pouvait interrompre le sommeil des habitants de la place. Le réprimande était doux, mais elle était juste. Lebègue, Camus, Godefroy et Sabatier obtinrent et s'éloignèrent en silence. Cinq minutes plus tard, ils sonnaient à la porte de Gomguth. Celui-ci vint ouvrir au bout de quelques instants. Il avait passé son pantalon à la hâte. Assurément, il venait de se lever. Il eut une mine ébahie en voyant ses camarades. — En voilà une surprise! s'écria-t-il. Quel sujet vous amène?... Camus prit la parole au nom du groupe. — Comme nous ne l'avons pas trouvé chez Perdreau et que Godefroy nous a affirmé que nous le rencontrerions chez lui, nous sommes venus faire notre poker ici...

que, selon l'expression de Camus, on voulait lui en faire "une bien bonne". — Entrez donc, dit-il simplement. Et il les fit passer dans sa chambre. Puis il reprit: — Si Godefroy vous a tout rapporté, vous devez savoir que je suis fatigué, et que je ne suis nullement disposé à jouer ce soir... — Oui, répondit Camus... Godefroy nous a bien parlé de quelque chose comme cela, en effet... Mais nous ne supposons pas que ce soit sérieux... — C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux, fit Gomguth, esquissant un mouvement vers la porte... Ainsi... — Alors, nous serons venus pour rien?... — Je ne vous ai ni obligés ni même invités à venir... — Et tu crois que nous allons nous en retourner comme cela chez Perdreau?... — Comme cela ou autrement... Je vous laisse le choix des moyens. — Eh bien! c'est ce que tu trompe, mon bon... Nous restons ici, dans ta chambre... Tu ne veux pas jouer avec nous?... Soit... Nous jouerons sans toi... — Alors c'est une invasion?... — Oui... — Mais vous avez horreur du poker à quatre... — Nous sommes injustes... Il est fort amusant... Ne te dérange pas pour nous donner des cartes... J'ai un jeu sur moi... — Je m'incline... Vous voulez me mystifier... Libre à vous... Mais je vous avertis que vous en serez pour vos frais d'entrée... J'ai le sommeil très léger... Je vais me recoucher, et le diable s, comme vous l'espérez, votre poker m'empêche de dormir... Et Gomguth, impassible, se remit au lit. La partie commença, tout aussitôt, bruyante. Mais Gomguth n'en eut cure. Bien isolé derrière un paravent, qu'il avait pris soin de développer, au bout de quelques instants, il dormait profondément. Au bout d'un quart d'heure, il commença à ronfler. — Eh bien, mon vieux Camus, fit Godefroy, jusqu'à présent, nous en sommes pour notre courte honte... Gomguth se soucie peu de nous et de notre poker... — L'animal est plus fort que je ne pensais, répondit Camus... Et, à moins qu'il se fasse semblant de dormir, pour nous en imposer... Camus se leva et s'approcha du lit sur la pointe des pieds... — Non, opinait-il... Il semble dormir réellement... C'est un peu violent... On ne se moque pas des gens avec plus d'impertinence... Et il aurait le dernier mot?... Camus resta quelques instants pensif. Ses amis respectèrent son silence. Puis il revint s'asseoir et dit: — J'ai une idée... Approchez-vous, pour le cas où il ferait tout de même semblant de dormir. Les quatre têtes se réunirent, et Camus prononça quelques paroles à voix basse. Des têtes étouffées lui répondirent. — C'est tout à fait dit, Sabatier. — Mais est-ce qu'il se réveille?... — C'est infaisable... L'obscurité subite le réveillera, comme le réveilleraient une lumière soudaine, s'il s'était endormi dans l'obscurité. Et Camus, se levant, alla tourner l'interrupteur électrique... Aussitôt la chambre fut plongée dans une nuit profonde. — Et maintenant, dit Camus, en venant se rasseoir, vite à notre partie!... Au bout de quelques secondes, Gomguth remua; on l'entendit respirer fortement, bâiller. Puis il parla, d'une voix où tremblait comme de l'inquiétude: — Qu'est-ce que vous faites-là?... — Ne t'occupe pas de nous, dors... Nous faisons le dernier tour... Et, dans l'obscurité, Gomguth entendit ces phrases, qui se croisaient: — Je passe... — Moi aussi... — Moi, j'y vais... — Combien de cartes?... — Deux... — Et moi trois... — Trois francs... — Avec cinq... — Tenu... — Main pleine... — Breian. Le tout accompagné d'un bruit de cartes froissées et d'argent mané. Il se dressa sur son séant, frémissant un peu: — Mais vous n'y voyez pas clair?... — Tu es bien visible, répondit Camus... Evidemment, tes ampoules sont usées, elles ont besoin d'être remplacées... Mais nous y voyons très suffisamment... A moi de donner!... "Pis!" Gomguth reprit la position allongée... Il resta quelques instants immobile et silencieux... Puis soudain, il se fit un bruit, et le mordit, comme s'il voulait empêcher de rire aux éclats... Puis sa voix s'éleva de nouveau dans la nuit, étrange, comme désignée, apaisée: — Mes amis, disait cette voix, il vient de m'arriver un très grand malheur... Je suis aveugle... — Ça a pris, fit Camus tout bas... Qu'est-ce que tu nous chantes? ajoute-t-il tout haut. — Je viens de devenir aveugle, pour ainsi dire... — Tu es fou!... Ou tu veux te moquer de nous!... J'ouvre de deux francs... — J'ai douté d'abord, continua la voix... Mais il faut me rendre à l'évidence... Vous jouez au poker, vous y voyez... Et moi, je n'y vois pas... Je suis plongé dans la nuit... Je suis aveugle... En même temps, Gomguth se dressa tout debout sur son lit, en répétant: — Je suis aveugle!... Je suis aveugle!... En même temps, un bruit sec se produisit, comme le bruit de quelque chose qu'on arrache violemment. — Que fait-il? interrogea Sabatier dans un souflet. On dirait qu'il lâche sa chemise ou ses draps... Gomguth, toujours debout, et gesticulant, répétait: — Je suis aveugle!... Je suis aveugle!... Je suis aveugle!... Je crois que la plaisanterie a assez duré, souffla Lebègue à Camus... — En effet, répondit celui-ci... Je ne voudrais tout de même pas qu'il eût un accès de fièvre chaude... Il alla à l'interrupteur et le tourna. Au bruit qu'il fit, Gomguth s'écria, d'une voix, cette fois, joyeuse: — Sacré Camus!... Tu m'en as fait une peur!... Très drôle, l'idée d'avoir éteint la lumière... J'ai bien cru que ça y était, et que je n'y voyais plus!... Sacré Camus, va!... — Mais, répondit Camus, d'une voix qui tremblait... Il est complètement fou!... Bien que Camus eût tourné l'interrupteur, la pièce était restée en pleine obscurité. — Ah! c'est bon d'y voir clair! clama Gomguth... Il ne semble que je reviens à la vie... Camus tourna plusieurs fois l'interrupteur dans chaque sens. — Assez! protesta Gomguth... Assez! Quand tu auras fini d'éteindre et d'allumer!... Tu me fais mal aux yeux!... — Et la nuit était toujours complète. La voix, très altérée, de Camus se fit entendre: — Ecoute, Gomguth, et parle sérieusement... Tu prétends y voir clair?... — Je vois même que vous faites de drôles de têtes tous les quatre!... — Mais, nom d'un chien, il fait nuit!... J'ai beau tourner l'interrupteur, il fait nuit!... — Mon bon Camus, la petite farce a assez duré... Tout à l'heure, c'était d'oré... Maintenant, ça ne l'est plus!... Un bruit de papier déplié et rempli se fit entendre du côté du lit. — Que fais-tu là? interrogea Camus. — "Tu le vois bien: JE SUIS MON JOURNAL..." Les quatre joueurs se levèrent en même temps, d'un mouvement brusque, tandis que Sabatier, angoissé, disait: — Est-ce que c'est nous qui serions devenus aveugles?... Le voix de Camus retentit de nouveau, suppliante: — Je t'en conjure, Gomguth, dis-moi la vérité!... Est-il vrai que tu y vois clair?... — Si c'est vrai?... Je l'écouterai... Je vois même quatre imbéciles! s'écria d'une voix stridente Gomguth, en faisant flamber un briquet, et en montrant du doigt ses quatre autres, ahuris, le fil électrique qu'il avait attrapé, rompant ainsi le contact. Et il ajouta en éclatant de rire: — Quatre contre moi!... Alors, vous n'êtes pas de force!...

trois heures, et passez le bouillon au tamis de soie. Ce bouillon sert à faire en mai, presque tous les potages dont la recette a été donnée en gras. C'est à la religieuse Cesser une dizaine d'œufs, et séparez les blancs des jaunes; fouetez jusqu'à ce qu'ils soient en neige; vous y joindrez du sucre en poudre; mêlez avec les jaunes de l'eau de fleur d'orange, du sucre en poudre, délayez avec un peu de lait. Faites bouillir deux litres de lait avec 125 grammes de sucre; prenez avec une cuillère de l'œuf battu, mettez le dans le lait bouillant; laissez une minute et retirez; quand vous avez passé ainsi tous vos blancs, retirez la casserole du feu, versez-y vos jaunes et remuez avec une cuillère, pour bien mêler. Aussitôt que le mélange vous paraît bien lié, versez-le sur les blancs que vous avez dressés en rocher sur un plat ou dans un saladier. LE CHEVREUIL C'était peu de temps après l'été. La Grande Armée venait d'envahir les deux rives de la Moselle. Frédéric II une assez belle leçon d'art militaire. Les Prussiens s'étaient vantés d'aller manger la choucroute aux Tuileries. Ils s'éparpillèrent en quelques semaines, évanouis, fondus comme un tas de neige au soleil! Napoléon profita de cette heureuse pause d'échecs pour accorder un peu de repos aux régiments qui s'étaient les mieux battus. Davout et Augereau entrèrent en Pologne. Le corps d'armée du maréchal Gontier, duc de Montentotte, et la division de cavalerie du comte Lestrade firent séjour en Poméranie, non loin de la forêt de Klosterberg. Les six hussards, l'un de nos plus chauds et fringants régiments, accueilli avec ivresse l'ordre de bivouaquer. Les cavaliers purent se refaire le tempérament par des rations copieuses, donner des soins à leurs montures et se livrer à un antique complet "car", disait Lassalle, — le vrai hussard doit toujours être propre comme un sou neuf". Et, de fait, ces joyeux lurons se mirent à mentir à la besogne pendant que l'empereur leur faisait de nouveau connaître le paradis des distributions régulières: ce qui ne dura pas longtemps. Le capitaine Portenseigne, du quatrième escadron, avait alors pour ordonnance un admirable toupier, Bruno Roupillat, dit "la Torse", vieux cavalier provenant des hussards de Chamboran, maintenant deuxième de l'arme, et natif de Plaisance, en Armagnac. Il avait fait les campagnes du Rhin et d'Italie, plus l'Egypte, la Syrie et la première d'Autriche, comme chef de la "cique" du 6e. C'est dire qu'il était à la fois brave, audacieux, beau parleur, débrouillard et toujours gai comme un pinson. Au si, son capitaine s'adorait-il ce cheneau. Un matin, Portenseigne appela la Torse et lui dit: — Mon petit, les gigots et les chouettes de l'empereur commencent à manquer de charme. L'escadron a droit encore à trois jours de repos. En ta qualité de lapin, tu devrais faire un tour dans cette diablerie de forêt et nous en rapporter quelque chose de soigné: du cerf, du daim, ou tel autre morceau de résistance. Je ne t'interdis pas le faisand, si la chose est possible; et, comme un joli ruban de rivière coule sous les sapines, quelques truites feraient bien dans la poêle de papa. La Torse esquissa un de ces pittoresques sourires avec lesquels il parlait à la maraude. — Mon capitaine, dit-il, vous pouvez prévenir le gâche-sauce qu'il y aura du bon sur le coup de cinq heures. Je vous amènerai du solide pour vous et les camarades, ou j'y laisserai mes moustaches. — Compria. Comptez-vous par quatre, à droite en fourrageurs. Chargez! A l'heure dite, en effet, l'avisé Chamboran revint de son expédition, accompagné de quatre hussards, ses associés, lesquels portaient chacun, sous leurs pelisses rouges, un long chapelet de lièvres et de coqs de bruyères, pendant que le chef de la troupe trimballait sur ses épaules un magnifique chevreuil, gibier assez rare dans le pays. Le capitaine jeta sa pipe — l'air pour marquer la joie que lui causait ce précieux convoi de vivres, et fit tout de suite sonner aux brigadiers d'ordonner. Il y eut de la plume et du poil pour tout le monde, au quatrième escadron, ce jour-là et les jours suivants. Mais on mit à part le chevreuil, avec promesse de lui régler bientôt son compte. La nuit porte conseil. Portenseigne eut une idée lumineuse: ce chevreuil inespéré, il l'offrirait au maréchal commandant le corps d'armée détaché à Klosterberg et le lui ferait parvenir par la voie hiérarchique. D'où reconnaissance, benvallance et peut-être faveur! Dès la diane sonnée, l'ingénieur capitaine chargé de cette mission son lacar de confiance, La Torse se dirigea crânement en selle, plaça le bête sur le devant et, d'un temps de galop, s'en alla, selon sa consigne, la remettre respectueusement aux mains du chef d'escadron Garmbois, qui lui signa un reçu. Sur quoi le hussard prit en tre compé à son supérieur. Ce commandant Garmbois possédait un remarquable coup de fourchette. Après avoir lu et relu le papier attaché au cou du chevreuil: "Offert par le capitaine Portenseigne et le 6e hussards, à M. le maréchal Gontier, duc de Montentotte," il se dit que le glorieux grand chef ne se formaliserait point d'un léger pré-lèvement opéré sur ce gibier dé-lite. Délicatement, avec mille soins et égards, le commandant enleva une des pattes de devant, destinée aux honneurs d'un civet, et envoya sans tarder le chevreuil à son chef de corps. Or, le colonel Barbanvoine cultivait volontiers un péché mignon en dehors du service: il était de première force en algèbre et géométrie, avant de commander le 6e hussards. Cette patte gauche absente l'effraya profondément. Et donc, pour rétablir la symétrie, le colonel fit sauter la patte droite à grands coups de sabre. Vient! Après quoi le chevreuil, toujours accompagné de sa feuille de route, fut porté sous la tente du général baron Roulet, commandant la première brigade de cavalerie légère. Celui-ci, un volontaire de 92, vrai soldat de fortune, ne méchait pas ses opinions. On prétendait même qu'il avait mis son poing sous le nez d'un Conventionnel, en pleine bataille de Jemmapes. Parisien, fils d'un marchand de grains de la rue Contrescarpe, il conservait, sous le bicorne et l'uniforme brodé, l'amical et familial la gage dont il utilisait autrefois avec les maquignons et les garçons de la poste aux chevaux: — Nom d'une Pipe! s'écria-t-il, le maréchal ne va pas s'embêter avec un pareil olibrius sur sa table! Mais le morceau est bien gros pour son estomac délicat. J'ai entendu dire par l'empereur, à Compiègne, quand j'étais aux chasseurs de la garde, que le chevreuil est un délicieux manger... Qu'en pensez-vous, Prosper? — ajouta-t-il en se tournant vers un jeune sous-lieutenant, son officier d'ordonnance, parfait homme du monde, et poète à ses heures. — Je pense, mon général, que Son Excellence Monseigneur le maréchal duc de Montentotte, avec sa bienveillance accoutumée, ne vous en gèderait point rancune si vous allégiez d'un simple cuisot le corps de ce gracieux ruminant. — Ma foi, mon fils, riposta le baron Roulet, tu me souffles là une idée sublime, une idée vraiment forte de café. Toutefois, l'estime, mon cher lieutenant, qu'un cuisot n'est pas suffisant pour la bouche d'un général de brigade, officier de la Légion et baron de l'Empire depuis Saülé. Je prendrai les deux. Le comte arrivera plus en forme au maréchal, qui es, tu le sais, la crème des hommes. Que dirait-il d'un quadrupède reposant sur une seule queue?... Tomette, sonnez-moi au cuisinier du quartier général. Dix minutes après l'arrivée de ce personnage, le chevreuil, mi-x amputé qu'un invalide, était expédié au général de division par la voie la plus rapide, c'est-à-dire un avelte cavalier du 15e chasseurs. Le comte Lestrade sortait justement de sa tente lorsque son aide de camp vint l'avertir qu'une estafette attendait un reçu. Dès qu'il aperçut le chevreuil, ce général crut à un cadeau de son brigadier le plus voisin, et dit en souriant au capitaine Bistagne: — Ce mauvais chien de Riboulet est grossier comme un pain d'orge, mais il a parfois de touchantes attentions pour le haut commandement. Vous le voyez, mon cher, il m'envoie de sa chasse... En apprenant la véritable destination de l'amputé, le vieux Lestrade changea d'humeur. Il se mit à jurer comme un simple vogue-mestre: — Tout pour les ducs, rien pour les comtes! Ma foi, le père Gontier est un bon enfant. Nous étions camarades de lit au 4e dragons, armée de Sambre-et-Meuse; nous nous tutoyons dans l'intimité. M'est avis qu'il serait le premier à m'offrir la moitié de cette venaison... Capitaine, envoyez dire à Balthazar de venir prendre mes ordres. Au trot, il vous plait, ou gare à son matricule. Balthazar, dont le nom trahit la fonction, se présente coiffé d'une toque blanche toute neuve. Bien-tôt, on vit briller dans sa main l'acier d'une lame également neuve. Si bien que lorsque le maître d'hôtel du maréchal duc de Montentotte montra à Pillustre guerrier ce qui restait du chevreuil et son passeport, le héros d'Illyrie, d'Egypte et de Moravie s'écria, d'une voix terrible: — Qu'est-ce à dire? De quel droit ce clamping, ce blanc-bec, ce polisson de capitaine Portenseigne, du 6e hussards, se permet-il de m'envoyer une tête de chevreuil? Pour qui me prend-il? Tout de suite le maréchal prit sa plume, et dans un style orageux et farouche, bien connu de son état-major, il allongea soixante jours d'arrêts de rigueur au capitaine Portenseigne, lequel tomba de nus en recevant, par la voie hiérarchique, ce singulier "témoignage officiel de satisfaction." Le cavalier La Torse, d'ailleurs, par ricochet huit jours de la salle de police. — Et voilà, dit-il trente ans plus tard le brave officier, en buvant son absinthe au café de la Rotonde, — voilà sans doute pour quoi j'ai jamais pu passer commandant! Il y a parfois, dans notre métier, des bizarreries inexplicables. LA Soupière du Caid (HISTOIRE VRAIE.) Le caïd Amar ben Omar ben Kaddour ben Ali ben Mohamed était le très distingué descendant d'un très saint marabout, et en cette qualité jouissait de la vénération de tous les douars à quinze lieues à la ronde. Nul voyage ne s'entreprenait, nul mariage ne se faisait sans qu'apparaissant un vint le consulter, et Amar ben Omar ben, ne donnait jamais que de sages conseils, et pas dévalé en chemin, ni malheureux en ménage. Durant plus de cinquante ans il avait vécu dans son "gourbi", rustique, désigné de tous les raffinements de bien-être dont les Français ne savaient point se passer. Une cuillerée de farine et quelques sauteuses grillées constituaient pour lui une alimentation confortable; et vous eussiez en vain cherché un meuble dans sa chambre à coucher: il s'assoyait et dormait sur la terre sèche. Mais le ve'n du luxe s'effritait peu à peu autour de lui. Envahissement lent, mais irrésistible... Et Amar ben Omar, tant révoilé qu'il fut contre la civilisation des "Roumis" et leurs inventions corrompues, dut avouer un beau jour que c'était plus commode d'aller à Oran en chemin de fer qu'à chevreuil ou à pied quand on eût été pressé. A partir de ce moment il convint avec aménité qu'on pouvait fort bien allier la vertu des anciens marabouts avec l'usage de la fièvre et de la bicyclette... Il n'eut garde d'ailleurs d'abuser des douceurs de la civilisation. Et sage qu'il était, il jugea qu'à son âge il serait tout au moins ridicule de changer ses habitudes, et il continua à vivre dans la sobriété et l'austérité qu'il avait toujours eue. Seulement, philosophe avisé, il comprit qu'aux yeux du vulgaire sa rude simplicité risquait d'être prise pour une avarice sordide. Aussitôt il se mit à se munir d'objets qui lui étaient inutiles. Il fit venir un superbe lit pliant, avec des ressorts, qu'il rangea près de la porte d'entrée, afin que chaque visiteur pût le voir. Il suspendit au mur de son gourbi une étagère en bois laqué du Bon Marché à côté d'un miroir doré, et encombra même sa chambre d'une table et de deux chaises! Il lui fallait aussi prévoir la visite des officiers du service des affaires indigènes — des bureaux arabes, comme on disait alors. La tradition voulait que le caïd offrit à l'officier de passage une "diff", d'honneur, c'est à dire, un repas copieux dont le douar entier se souviait. Pour ne pas être taxé de routine et de laderie, Amar ben Omar consentit donc à s'incommoder encore de quelques ustensiles de vaisselle. Le digne Arabe ne voulut d'ailleurs s'en remettre à personne du soin de ces emplettes. Il visita lui-même tous les bazars d'Oran, discutant l'utilité et le prix de chaque chose, avant de se décider à l'acheter. Parmi tous ces objets, celui dont il fit l'acquisition avec le plus d'enthousiasme fut une superbe soupière de faïence blanche à grosses fleurs bleues, ornée sur un côté d'une anse commode pour la porter, et dont il escomptait à l'avance le bon effet quand elle paraîtrait sur sa table devant l'officier français. La soupière! N'était-ce pas le mets préféré des Européens? N'était-ce pas le plat quotidien de leurs soldats? Jusqu'à présent les Arabes avaient toujours dédaigné cette bouillie abrutissante, d'ustensile de l'enfermer. Il serait le premier qui en offrirait grâce à ce magnifique récipiendaire... Quand il s'agissait du bazar, tenant sa soupière par son anse, il était tellement satisfait qu'il se contentait de sourire aux lazzis dont le poursuivaient quelques gamins mal appris: — Seulement, en digne descendant de son ancêtre le marabout, il avait horreur de l'ostentation; ayant remarqué que le splendide ustensile qu'il portait à la main attirait le regard des passants, il le voila sous l'enveloppe d'un journal. Il put ainsi regagner son douar, avec son trésor sous le bras, sans plus éveiller l'attention de cette race innombrable et à genoux à ses pieds. Désormais, pourvu de toutes ces inutilités indispensables aux civilisés, Amar ben Omar commença à désirer qu'une occasion s'offrit de les produire. Comme une femme attend avec impatience le jour de fête où elle pourra aborder ses plus belles parures, le ben caïd en vint à souhaiter avec ardeur une visite officielle qui justifierait l'exhibition de toutes ses richesses nouvelles... Ce jour désiré arriva enfin. Un "chouch" en apporta l'émotionnante nouvelle: le capitaine de C..., commandant le bureau de Tiemcen, en tournée d'inspection, sera le lendemain dans le douar. Tout le village s'empressa aussitôt de préparer au représentant de la France une réception digne de la tribu, et apporta à son caïd vénéré le concours de tous ses dévouements et de toutes ses ressources. Les femmes préparèrent un "cous-cous" moiste. On fit bouillir le mouton qui devait être servi aux piments. On fit l'autre mouton destiné à paraître entier sur la table, comme plat d'honneur. Mais tout cela était banal. Depuis un temps immémorial tous les chefs arabes P... faisaient dans tous les douars d'Algérie, selon les rites connus du cérémonial traditionnel. C's coutumes, pour vénérables qu'elles fussent, se faisaient un peu de routine et de barbarie... Tandis que la soupière!... C'était comme le symbole de la civilisation... Et pour la première fois peut-être depuis la conquête, Amar ben Omar allait en faire paraître dans une diff! D'avance il jouissait de la surprise que son éprouverait l'officier et de l'opinion flatteuse que celui-ci emporterait d'un chef indigène si ouvert au progrès. Hélas! En quelle amertume cette naïve joie devait se changer bientôt! Quand après les salamalechs d'usage, le capitaine de C... se fut assis à la table style rococo d'Amar ben Omar, et que les délicieuses viandes bouillies ou rôties se furent succédées devant eux, avec leur accompagnement ordinaire de sauces effroyablement pimentées, l'instant solennel arriva enfin! Le vieux caïd avait peine à conserver une physionomie impassible. Il observait d'un œil brillant la figure de son invité, avec l'impatience mal contenue d'y lire la surprise et l'admiration. Mais à peine le magnifique récipiendaire fut-il déposé au centre de la table que les sourcils du capitaine se froncèrent dans une expression de mécontentement qui glaça le bon Amar. Pendant un instant les yeux de l'officier se reportèrent à ternativement de la soupière au visage du caïd déconcerté, dans une interrogation peu rassurante. En fin, d'un voix tranchante comme un commandement et une menace, il siffla entre ses dents: — Fais emporter ça! Amar ben Omar ne comprenait pas. — Fais emporter ça! tonna le capitaine. Son geste était si impétueux, l'expression de ses traits si terrible, que le pauvre caïd ne se sentit même pas la force de protester ni de demander une explication... Il fit un signe, et un serviteur, aussi consterné que son maître, enleva la glorieuse soupière... Le repas fut lugubrement. La stupefaction écarlat le visage Arabe. Il se demandait vainement ce que pouvait avoir de séduisant un ustensile qui se vendait couramment et publiquement dans les magasins d'Oran... Il osait à peine lever les yeux sur son hôte. L'incertitude de son étonnement était cependant si évidemment écrite sur son visage que le collègue de l'officier en fut peu à peu désarmé. Mais à mesure que les nuages menaçants disparaissaient de la physionomie du capitaine, l'expression d'une gaieté non moins humiliante s'y dessinait irrésistiblement. — Quel d'oe d'homme! pensa le caïd... Il est peut-être fou... Et cette idée l'ayant rassuré, il s'enhardit à poser la question qui lui brûlait les lèvres: — Ecoute, mon capitaine. Je suis ton frère... Je suis ton père... Dis-moi pourquoi tu as fait emporter la soupière?... — A cause de la soupière... — Mais ben Omar eut un haut-le-corps et ses yeux francs implorèrent une explication. L'officier avait craint d'abord une moquerie préméditée. Tant d'évidente naïveté le toucha. En quelques mots il fit comprendre au caïd que son superbe récipiendaire était destiné à un tout autre usage que celui de contenir de la soupe, et l'entrée de la salle à manger était interdite à ce genre d'ustensiles. — Pauvre Amar ben Omar! quelle confusion! quelle chute! S'il n'eût vu si près d'un triomphe et s'élever dans cette honte!... Il était devenu cramoisi. Il s'écria avec désespoir: — Pardonne-moi!... Par Allah!... Je t'ai insulté... Mais aussi, j'ai voulu te deviner... Et il fallut que le capitaine le réprimât pour l'empêcher de se jeter à genoux à ses pieds.

CUISINE. Ragout de marrons Otez la première peau des marrons, et sautez-les avec un peu de beurre, pour pouvoir leur enlever la seconde; faites-les cuire avec un demi-verre de vin blanc, deux cuillerées de jus ou un peu de fonds de cuisson, et du bon bouillon; retirez les marrons lorsqu'ils sont cuits, afin qu'ils ne se défont pas; faites réduire la sauce, et mettez la avec vos marrons. Les marrons vont très bien dans toutes les sortes de ragouts et de garnitures, et comme ils contiennent une grande quantité de sucre, c'est une preuve qu'on peut, avec avantage, introduire cette substance dans beaucoup de ragouts où on n'est pas dans l'habitude d'en mettre. Bouillon maigre Coupez en lames minces douze carottes et autant de navets et d'oignons, deux pieds de céleri, deux panais, un chou, plus un fort bouquet de persil. Mettez le tout dans une marmite avec 125 grammes de beurre et un demi-litre d'eau. Faites bouillir jusqu'à ce que toute l'eau soit évaporée; ce que toute l'eau soit évaporée, ce que les légumes commencent à frémir dans le beurre. Remplissez alors la marmite d'eau; ajoutez un demi-litre de pois, et autant de haricots; assaisonnez de sel, poivre et girofle. Faites bouillir pendant au moins

crânement en selle, plaça le bête sur le devant et, d'un temps de galop, s'en alla, selon sa consigne, la remettre respectueusement aux mains du chef d'escadron Garmbois, qui lui signa un reçu. Sur quoi le hussard prit en tre compé à son supérieur. Ce commandant Garmbois possédait un remarquable coup de fourchette. Après avoir lu et relu le papier attaché au cou du chevreuil: "Offert par le capitaine Portenseigne et le 6e hussards, à M. le maréchal Gontier, duc de Montentotte," il se dit que le glorieux grand chef ne se formaliserait point d'un léger pré-lèvement opéré sur ce gibier dé-lite. Délicatement, avec mille soins et égards, le commandant enleva une des pattes de devant, destinée aux honneurs d'un civet, et envoya sans tarder le chevreuil à son chef de corps. Or, le colonel Barbanvoine cultivait volontiers un péché mignon en dehors du service: il était de première force en algèbre et géométrie, avant de commander le 6e hussards. Cette patte gauche absente l'effraya profondément. Et donc, pour rétablir la symétrie, le colonel fit sauter la patte droite à grands coups de sabre. Vient! Après quoi le chevreuil, toujours accompagné de sa feuille de route, fut porté sous la tente du général baron Roulet, commandant la première brigade de cavalerie légère. Celui-ci, un volontaire de 92, vrai soldat de fortune, ne méchait pas ses opinions. On prétendait même qu'il avait mis son poing sous le nez d'un Conventionnel, en pleine bataille de Jemmapes. Parisien, fils d'un marchand de grains de la rue Contrescarpe, il conservait, sous le bicorne et l'uniforme brodé, l'amical et familial la gage dont il utilisait autrefois avec les maquignons et les garçons de la poste aux chevaux: — Nom d'une Pipe! s'écria-t-il, le maréchal ne va pas s'embêter avec un pareil olibrius sur sa table! Mais le morceau est bien gros pour son estomac délicat. J'ai entendu dire par l'empereur, à Compiègne, quand j'étais aux chasseurs de la garde, que le chevreuil est un délicieux manger... Qu'en pensez-vous, Prosper? — ajouta-t-il en se tournant vers un jeune sous-lieutenant, son officier d'ordonnance, parfait homme du monde, et poète à ses heures. — Je pense, mon général, que Son Excellence Monseigneur le maréchal duc de Montentotte, avec sa bienveillance accoutumée, ne vous en gèderait point rancune si vous allégiez d'un simple cuisot le corps de ce gracieux ruminant. — Ma foi, mon fils, riposta le baron Roulet, tu me souffles là une idée sublime, une idée vraiment forte de café. Toutefois, l'estime, mon cher lieutenant, qu'un cuisot n'est pas suffisant pour la bouche d'un général de brigade, officier de la Légion et baron de l'Empire depuis Saülé. Je prendrai les deux. Le comte arrivera plus en forme au maréchal, qui es, tu le sais, la crème des hommes. Que dirait-il d'un quadrupède reposant sur une seule queue?... Tomette, sonnez-moi au cuisinier du quartier général. Dix minutes après l'arrivée de ce personnage, le chevreuil, mi-x amputé qu'un invalide, était expédié au général de division par la voie la plus rapide, c'est-à-dire un avelte cavalier du 15e chasseurs. Le comte Lestrade sortait justement de sa tente lorsque son aide de camp vint l'avertir qu'une estafette attendait un reçu. Dès qu'il aperçut le chevreuil, ce général crut à un cadeau de son brigadier le plus voisin, et dit en souriant au capitaine Bistagne: — Ce mauvais chien de Riboulet est grossier comme un pain d'orge, mais il a parfois de touchantes attentions pour le haut commandement. Vous le voyez, mon cher, il m'envoie de sa chasse... En apprenant la véritable destination de l'amputé, le vieux Lestrade changea d'humeur. Il se mit à jurer comme un simple vogue-mestre: — Tout pour les ducs, rien pour les comtes! Ma foi, le père Gontier est un bon enfant. Nous étions camarades de lit au 4e dragons, armée de Sambre-et-Meuse; nous nous tutoyons dans l'intimité. M'est avis qu'il serait le premier à m'offrir la moitié de cette venaison... Capitaine, envoyez dire à Balthazar de venir prendre mes ordres. Au trot, il vous plait, ou gare à son matricule. Balthazar, dont le nom trahit la fonction, se présente coiffé d'une toque blanche toute neuve. Bien-tôt, on vit briller dans sa main l'acier d'une lame également neuve. Si bien que lorsque le maître d'hôtel du maréchal duc de Montentotte montra à Pillustre guerrier ce qui restait du chevreuil et son passeport, le héros d'Illyrie, d'Egypte et de Moravie s'écria, d'une voix terrible: — Qu'est-ce à dire? De quel droit ce clamping, ce blanc-bec, ce polisson de capitaine Portenseigne, du 6e hussards, se permet-il de m'envoyer une tête de chevreuil? Pour qui me prend-il? Tout de suite le maréchal prit sa plume, et dans un style orageux et farouche, bien connu de son état-major, il allongea soixante jours d'arrêts de rigueur au capitaine Portenseigne, lequel tomba de nus en recevant, par la voie hiérarchique, ce singulier "témoignage officiel de satisfaction." Le cavalier La Torse, d'ailleurs, par ricochet huit jours de la salle de police. — Et voilà, dit-il trente ans plus tard le brave officier, en buvant son absinthe au café de la Rotonde, — voilà sans doute pour quoi j'ai jamais pu passer commandant! Il y a parfois, dans notre métier, des bizarreries inexplicables. LA Soupière du Caid (HISTOIRE VRAIE.) Le caïd Amar ben Omar ben Kaddour ben Ali ben Mohamed était le très distingué descendant d'un très saint marabout, et en cette qualité jouissait de la vénération de tous les douars à quinze lieues à la ronde. Nul voyage ne s'entreprenait, nul mariage ne se faisait sans qu'apparaissant un vint le consulter, et Amar ben Omar ben, ne donnait jamais que de sages conseils, et pas dévalé en chemin, ni malheureux en ménage. Durant plus de cinquante ans il avait vécu dans son "gourbi", rustique, désigné de tous les raffinements de bien-être dont les Français ne savaient point se passer. Une cuillerée de farine et quelques sauteuses grillées constituaient pour lui une alimentation confortable; et vous eussiez en vain cherché un meuble dans sa chambre à coucher: il s'assoyait et dormait sur la terre sèche. Mais le ve'n du luxe s'effritait peu à peu autour de lui. Envahissement lent, mais irrésistible... Et Amar ben Omar, tant révoilé qu'il fut contre la civilisation des "Roumis" et leurs inventions corrompues, dut avouer un beau jour que c'était plus commode d'aller à Oran en chemin de fer qu'à chevreuil ou à pied quand on eût été pressé. A partir de ce moment il convint avec aménité qu'on pouvait fort bien allier la vertu des anciens marabouts avec l'usage de la fièvre et de la bicyclette... Il n'eut garde d'ailleurs d'abuser des douceurs de la civilisation. Et sage qu'il était, il jugea qu'à son âge il serait tout au moins ridicule de changer ses habitudes, et il continua à vivre dans la sobriété et l'austérité qu'il avait toujours eue. Seulement, philosophe avisé, il comprit qu'aux yeux du vulgaire sa rude simplicité risquait d'être prise pour une avarice sordide. Aussitôt il se mit à se munir d'objets qui lui étaient inutiles. Il fit venir un superbe lit pliant, avec des ressorts, qu'il rangea près de la porte d'entrée, afin que chaque visiteur pût le voir. Il suspendit au mur de son gourbi une étagère en bois laqué du Bon Marché à côté d'un miroir doré, et encombra même sa chambre d'une table et de deux chaises! Il lui fallait aussi prévoir la visite des officiers du service des affaires indigènes — des bureaux arabes, comme on disait alors. La tradition voulait que le caïd offrit à l'officier de passage une "diff", d'honneur, c'est à dire, un repas copieux dont le douar entier se souviait. Pour ne pas être taxé de routine et de laderie, Amar ben Omar consentit donc à s'incommoder encore de quelques ustensiles de vaisselle. Le digne Arabe ne voulut d'ailleurs s'en remettre à personne du soin de ces emplettes. Il visita lui-même tous les bazars d'Oran, discutant l'utilité et le prix de chaque chose, avant de se décider à l'acheter. Parmi tous ces objets, celui dont il fit l'acquisition avec le plus d'enthousiasme fut une superbe soupière de faïence blanche à grosses fleurs bleues, ornée sur un côté d'une anse commode pour la porter, et dont il escomptait à l'avance le bon effet quand elle paraîtrait sur sa table devant l'officier français. La soupière! N'était-ce pas le mets préféré des Européens? N'était-ce pas le plat quotidien de leurs soldats? Jusqu'à présent les Arabes avaient toujours dédaigné cette bouillie abrutissante, d'ustensile de l'enfermer. Il serait le premier qui en offrirait grâce à ce magnifique récipiendaire... Quand il s'agissait du bazar, tenant sa soupière par son anse, il était tellement satisfait qu'il se contentait de sourire aux lazzis dont le poursuivaient quelques gamins mal appris: — Seulement, en digne descendant de son ancêtre le marabout, il avait horreur de l'ostentation; ayant remarqué que le splendide ustensile qu'il portait à la main attirait le regard des passants, il le voila sous l'enveloppe d'un journal. Il put ainsi regagner son douar, avec son trésor sous le bras, sans plus éveiller l'attention de cette race innombrable et à genoux à ses pieds. Désormais, pourvu de toutes ces inutilités indispensables aux civilisés, Amar ben Omar commença à désirer qu'une occasion s'offrit de les produire. Comme une femme attend avec impatience le jour de fête où elle pourra aborder ses plus belles parures, le ben caïd en vint à souhaiter avec ardeur une visite officielle qui justifierait l'exhibition de toutes ses richesses nouvelles... Ce jour désiré arriva enfin. Un "chouch" en apporta l'émotionnante nouvelle: le capitaine de C..., commandant le bureau de Tiemcen, en tournée d'inspection, sera le lendemain dans le douar. Tout le village s'empressa aussitôt de préparer au représentant de la France une réception digne de la tribu, et apporta à son caïd vénéré le concours de tous ses dévouements et de toutes ses ressources. Les femmes préparèrent un "cous-cous" moiste. On fit bouillir le mouton qui devait être servi aux piments. On fit l'autre mouton destiné à paraître entier sur la table, comme plat d'honneur. Mais tout cela était banal. Depuis un temps immémorial tous les chefs arabes P... faisaient dans tous les douars d'Algérie, selon les rites connus du cérémonial traditionnel. C's coutumes, pour vénérables qu'elles fussent, se faisaient un peu de routine et de barbarie... Tandis que la soupière!... C'était comme le symbole de la civilisation... Et pour la première fois peut-être depuis la conquête, Amar ben Omar allait en faire paraître dans une diff! D'avance il jouissait de la surprise que son éprouverait l'officier et de l'opinion flatteuse que celui-ci emporterait d'un chef indigène si ouvert au progrès. Hélas! En quelle amertume cette naïve joie devait se changer bientôt! Quand après les salamalechs d'usage, le capitaine de C... se fut assis à la table style rococo d'Amar ben Omar, et que les délicieuses viandes bouillies ou rôties se furent succédées devant eux, avec leur accompagnement ordinaire de sauces effroyablement pimentées, l'instant solennel arriva enfin! Le vieux caïd avait peine à conserver une physionomie impassible. Il observait d'un œil brillant la figure de son invité, avec l'impatience mal contenue d'y lire la surprise et l'admiration. Mais à peine le magnifique récipiendaire fut-il déposé au centre de la table que les sourcils du capitaine se froncèrent dans une expression de mécontentement qui glaça le bon Amar. Pendant un instant les yeux de l'officier se reportèrent à ternativement de la soupière au visage du caïd déconcerté, dans une interrogation peu rassurante. En fin, d'un voix tranchante comme un commandement et une menace, il siffla entre ses dents: — Fais emporter ça! Amar ben Omar ne comprenait pas. — Fais emporter ça! tonna le capitaine. Son geste était si impétueux, l'expression de ses traits si terrible, que le pauvre caïd ne se sentit même pas la force de protester ni de demander une explication... Il fit un signe, et un serviteur, aussi consterné que son maître, enleva la glorieuse soupière... Le repas fut lugubrement. La stupefaction écarlat le visage Arabe. Il se demandait vainement ce que pouvait avoir de séduisant un ustensile qui se vendait couramment et publiquement dans les magasins d'Oran... Il osait à peine lever les yeux sur son hôte. L'incertitude de son étonnement était cependant si évidemment écrite sur son visage que le collègue de l'officier en fut peu à peu désarmé. Mais à mesure que les nuages menaçants disparaissaient de la physionomie du capitaine, l'expression d'une gaieté non moins humiliante s'y dessinait irrésistiblement. — Quel d'oe d'homme! pensa le caïd... Il est peut-être fou... Et cette idée l'ayant rassuré, il s'enhardit à poser la question qui lui brûlait les lèvres: — Ecoute, mon capitaine. Je suis ton frère... Je suis ton père... Dis-moi pourquoi tu as fait emporter la soupière?... — A cause de la soupière... — Mais ben Omar eut un haut-le-corps et ses yeux francs implorèrent une explication. L'officier avait craint d'abord une moquerie préméditée. Tant d'évidente naïveté le toucha. En quelques mots il fit comprendre au caïd que son superbe récipiendaire était destiné à un tout autre usage que celui de contenir de la soupe, et l'entrée de la salle à manger était interdite à ce genre d'ustensiles. — Pauvre Amar ben Omar! quelle confusion! quelle chute! S'il n'eût vu si près d'un triomphe et s'élever dans cette honte!... Il était devenu cramoisi. Il s'écria avec désespoir: — Pardonne-moi!... Par Allah!... Je t'ai insulté... Mais aussi, j'ai voulu te deviner... Et il fallut que le capitaine le réprimât pour l'empêcher de se jeter à genoux à ses pieds.

CUISINE. Ragout de marrons Otez la première peau des marrons, et sautez-les avec un peu de beurre, pour pouvoir leur enlever